

LA RECHERCHE QUALITATIVE EN SOCIOLINGUISTIQUE DE CONTACT EN LANGUES ROMANES : ÉVIDENCES SYSTÉMIQUES, ÉVIDENCES ANTHROPOLOGIQUES

Frank Jablonka

QUALITATIVE RESEARCH IN THE SOCIOLINGUISTICS OF CONTACT IN ROMANCE
LANGUAGES: SYSTEMIC EVIDENCE, ANTHROPOLOGICAL EVIDENCE

Abstract: The present article considers the divergences between quantitative and qualitative field approaches, especially on the basis of examples of empirical studies in variational sociolinguistics in contact situations in the Aosta Valley and in Morocco. One of the critical points is the question of representativity. Contrary to quantitative research, qualitative approaches are not interested in numerical but in exemplary representativity. From the viewpoint of the anthropology of communication, it is possible to integrate the “macro” into the “micro” perspective. This research strategy converges with the paradigm of complexity adapted to sociolinguistics, with the focus on holism and recursivity.

Keywords: anthropology of communication; complexity; representativity; field research.

Résumé : C’est notamment sur la base d’exemples de travaux empiriques en sociolinguistique de la variation en situation de contact de langues au Val d’Aoste et au Maroc que les divergences entre approches de terrain quantitatives et qualitatives sont exposées dans le présent article. L’un des points critiques est la question de la représentativité. Contrairement à la démarche quantitative, l’approche qualitative ne s’intéresse pas à la représentativité numérique, mais à une représentativité exemplaire. Dans une visée d’anthropologie de la communication, il est possible d’intégrer la perspective « macro » dans la perspective « micro », ce qui rejoint le paradigme de la complexité adapté à la sociolinguistique, qui est centré sur le holisme et la récursivité.

Mots-clés : anthropologie de la communication ; complexité ; représentativité ; terrain.

0. Introduction

La sociolinguistique représente un des nombreux champs disciplinaires en sciences humaines et sociales où l’opposition entre les approches quantitatives et qualitatives fait rage. Les recherches qualitatives souffrent sous le poids hégémonique des approches quantitatives, qui opèrent fréquemment avec des emprunts méthodologiques de la démographie et de la démoscopie, ainsi que de ce qui est souvent appelé, en sociolinguistique francophone, « technolinguistique ». Si les approches quantitatives, voire scientifiques en sociolinguistique ont tendance à chercher à satisfaire aux exigences de précision

et d'objectivité sans faille, on a intérêt, du point de vue de la recherche qualitative, qui met en avant l'importance des processus herméneutiques, de réflexivité, et le caractère incontournable de la subjectivité, d'insister davantage sur une vérité qui plonge ses racines dans les sciences dites exactes elles-mêmes, en l'occurrence la physique : « The hard sciences are successful because they deal with the soft problems ; the soft sciences are struggling because they deal with the hard problems. » (von Foerster 2002 : 191).

1. Ouverture de la problématique : cas de figure

Cette opposition est particulièrement visible dans des cas de terrains qui ont fait quasiment simultanément l'objet de recherches quantitatives et qualitatives. Cette condition est réunie pour mes deux principaux terrains, à savoir le Val d'Aoste en Italie du Nord (Jablonka 1997, 1998) et le Maroc (notamment Jablonka 2012b). Si au Val d'Aoste, le contact des deux langues standard en présence, italien et français, ainsi que des dialectes francoprovençaux faisait l'objet de mes recherches qualitatives de terrain, c'était au Maroc, en l'occurrence dans l'agglomération de Rabat-Salé, le contact du français avec les variétés arabes dialectale et standard. Il se trouve que pratiquement en parallèle, mais indépendamment de mes propres travaux, ont été menés des travaux de recherche quantitatifs, et à des échelles nettement plus larges, tant au Val d'Aoste (Bauer 1995, 1999) qu'au Maroc (Boukous 1995, 2000), notamment en milieu urbain (de Ruitter 2006). Cette configuration de l'état de recherche sociolinguistique est particulièrement heureuse du point de vue épistémologique, car elle permet une confrontation des deux approches qualitative et quantitative par rapport à des objets et des terrains concrets. Dans le cas du Val d'Aoste, la situation est doublement pimentée puisque Bauer et Jablonka ont mutuellement recensé leurs ouvrages respectifs (Bauer 2000, Jablonka 2005).

1.1. Richesse quantitative versus austérité programmatique

S'il est question de la largeur de l'échelle de recherche, et, conjointement, des exigences matérielles et logistiques de l'enquête et du dépouillement, il est vrai que l'approche qualitative peut se permettre le luxe de modestie, à commencer par le nombre des informateurs. Cette modestie quantitative affichée par la recherche qualitative est un phénomène qui inquiète notoirement les 'partisans' quantitatifs. Si Bauer a effectué son enquête en se basant sur les informations qu'il a reçues par le biais de 106 questionnaires informatisés, l'enquête de Jablonka au Val d'Aoste se contente de 16 locuteurs, tous soumis à des entretiens intensifs de plusieurs heures. De même, si les enquêtes quantitatives ont été menées, selon le même principe de questionnaires écrits qui peuvent être remplis en quelques minutes, avec 569 (de Ruitter 2006) respectivement 300 locuteurs (Boukous 2000), on dirait presque que le nombre de 21 locuteurs avec lesquels Jablonka a travaillé au Maroc – également par le biais d'entretiens intensifs, ainsi que d'observation participante (ou mieux : de participation observante¹) – fait preuve d'austérité programmatique.

¹ Pour ce terme cf. Werlen (1996). Cette technique évite au maximum que le groupe enquêté se sente en situation d'observation. Elle a tendance à entraîner une quasi-fusion de l'enquêteur avec le terrain ; il est donc d'autant plus évident que le terrain est, comme gestalt perceptive, le produit de l'activité du chercheur. – La différence entre observation participante et participation observante marque également la césure entre mes deux principaux terrains. Si je suis resté en retrait sur le terrain valdôtain pour mener l'observation depuis une position plus détachée, c'est juste le contraire sur le terrain marocain.

1.2. Représentativité statistique *versus* représentativité exemplaire

Cet énorme écart quantitatif – au facteur 6,62 dans la relation Bauer/Jablonka, au facteur 14,28 dans celle de Boukous/Jablonka respectivement 27 dans le cas de de Ruiter/Jablonka – passe mal du point de vue quantitatif. Il n'est, de ce fait, aucunement étonnant que l'auteur de l'un des comptes-rendus les plus percutants de Jablonka (1997) – en l'occurrence Bauer (2000) – reproche au sociolinguiste qualitatif l'absence de tout souci de représentativité, et par conséquent, de validité de ses résultats empiriques. C'est vrai : la sociolinguistique qualitative s'est effectivement affranchie de toute exigence de représentativité – telle que la définissent les approches quantitatives. Et c'est précisément cette définition quantitative, statistique, qu'il convient de problématiser. En effet, un énoncé ou un extrait d'entretien apporté pour appuyer et justifier un résultat qualitatif n'aurait, du point de vue quantitatif, aucune espèce de validité, car il peut s'agir d'un cas complètement isolé, voire idiosyncrasique, non partagé par une tranche significative de la masse parlante. Nous ne disons pas le contraire, mais nous insistons sur la notion de représentativité sous-jacente qui transparait à travers cette conception quantitative : il s'agit d'une représentativité *numérique* et *statistique*. Autrement dit : celui qui ne compte pas n'est pas un bon (socio)linguiste. Nous souhaitons opposer à cette conception un autre type de représentativité qui se situe au cœur de la conception méthodologique de la recherche qualitative en sociolinguistique : la représentativité *exemplaire*. On peut effectivement compter sur la validité exemplaire d'énoncés d'informateurs – ne serait-ce qu'*a contrario*, ce qui est d'ailleurs souvent le cas – sans se perdre dans le comptage d'items qui peuvent être le reflet de choix de construction du questionnaire plus ou moins arbitraires.

1.3. « Micro » *versus* « macro » : une fausse alternative

La notion de représentativité exemplaire sous-jacente à la méthodologie qualitative en Sciences du langage a différentes sources d'inspiration. La plus importante est, à notre sens, l'anthropologie de la communication, qui insiste sur l'imbrication de microcosme et macrocosme (principe dit *Mic-Mac*). Selon ce point de vue holistique, la communication est la « performance » de la culture, dans le sens où l'ordre du social (*i.e.* les principes d'organisation d'une communauté) se reflète, s'inscrit et se reproduit dans et par « l'ordre de l'interaction » (Winkin 2001 : 14). S'il est vrai, comme l'avait jadis reconnu Goethe, que l'« universel est au cœur du particulier », il est possible d'« extraire » énormément de données d'une seule interaction » (*ibid.*, 18) :

Les « microsociologues » posent que la société possède les mêmes caractéristiques que le petit groupe ; en étudiant les interactions au sein de celui-ci, on appréhende la société toute entière. Le « micro » permet donc d'étudier le « macro ». (*Ibid.*, 123)

Du même coup, sur le plan méthodologique de la sociolinguistique qualitative, grâce au principe *Mic-Mac*, rien n'empêche *a priori* d'accéder à une compréhension du fonctionnement communicationnel et langagier de la communauté observée à partir d'un échantillon apparemment quantitativement limité. Il n'y a, par conséquent, pas lieu de maintenir la différenciation de « microsociolinguistique » *versus* « macrosociolinguistique », la première étant la réserve des chercheurs qualitatifs et la dernière l'apanage des 'partisans' quantitatifs. Au contraire, c'est le « micro » qualitatif qui englobe le « macro » (cf. aussi *ibid.*, 281) auquel s'intéressent les sociolinguistes quantitatifs (sans par ailleurs le saisir de manière adéquate, cf. § 3.) – et *vice versa*.

1.4. Holisme épistémologique appliqué au terrain

Oui, aussi *vice versa*, car le postulat de holisme (ou principe « hologrammique », Blanchet 2000 : 65) sous-jacent à la perspective de l'anthropologie de la communication n'est convaincant que dans la mesure où nous insistons sur le caractère *reproductif* de l'ordre social d'une communauté donnée (et observée) par le régime d'ordre communicationnel auquel elle est soumise – puisque c'est là le véritable intérêt de la sociolinguistique dite « micro » qui opère dans le paradigme qualitatif. Nous sommes, à l'évidence, placé devant le phénomène de récursivité cybernétique. C'est incontestablement à Philippe Blanchet (2000) que revient le mérite d'être le premier chercheur qualitatif à avoir appliqué systématiquement ce principe systémique à la recherche de terrain en sociolinguistique :² la partie est dans le tout, qui est dans les parties, qui sont dans le tout ... et ainsi de suite en boucle (ou mieux, de par l'itérativité de cette opération : « en hélice », cf. Blanchet 2000 : 59, 65). La transposition de ce principe de complexité, développé largement comme paradigme transdisciplinaire par Edgar Morin dans *La Méthode* (Morin 1977–2004), à la recherche qualitative en Sciences du langage (cf. aussi Jablonka 2012a) comporte le grand avantage de conceptualiser la rétroaction de l'ensemble social, qui est en même temps plus que la somme de ses parties, sur le fonctionnement des parties qui le composent, et *vice versa* (cf. Blanchet 2000 : 57). À partir du paradigme de la complexité, il a notamment été possible de reformuler la notion de terrain, concept clé de la sociolinguistique, à partir de l'approche des réseaux sociaux (Milroy 1987) en termes systémiques et de trouver un accès conceptuel à l'imbrication des systèmes sociaux avec ceux relevant du langage d'une part et de la cognition d'autre part (cf. Jablonka 2010). Nous pouvons ainsi, à partir de ces constats, conceptualiser une forme d'« auto-éco-régulation », chère aux approches de la complexité depuis *La Méthode* d'Edgar Morin (cf. aussi Blanchet 2000 : 126), du terrain, de la communauté observée, des faits relevant de la conscience (y compris les diverses implications idéologiques et autres mystifications ethnoculturelles et sociolangagières) et l'agencement des pratiques langagières et non langagières, qui donne accès à la compréhension des faits de langue, et tout spécialement aux phénomènes de la variation qui attirent principalement l'intérêt du sociolinguiste.

2. L'approche systémique combinée avec l'ethnopsychanalyse : questions de méthode

Dans la pratique de recherche, le respect de ces principes relevant de l'approche systémique et de l'anthropologie de la communication permet de tenir compte des catégories des communautés de locuteurs et d'éviter de 'greffer' des catégories de linguiste sur ces dernières. C'est là un point névralgique où les approches quantitatives s'avèrent notablement défailtantes. C'est surtout sur le terrain marocain où le choix de combiner la participation observante avec la méthode des entretiens intensifs s'est avéré particulièrement heureux. La participation observante a servi de mécanisme régulateur pour la pratique de questionnement lors des entretiens intensifs, car elle permet d'accéder à des éléments de compréhension provisoire des catégories de locuteurs en vigueur dans la communauté enquêtée. Une telle compréhension provisoire du système de catégories du groupe enquêté n'émerge cependant que lorsque l'enquêteur est engagé dans un processus

² Pour une approche systémique de la recherche de terrain conçue pour les besoins de l'enquête au Val d'Aoste cf. cependant déjà Jablonka (1997 : 98 ss.).

ethnographique qui présuppose une histoire interactionnelle d'une certaine durée basée sur l'habitualisation de l'interaction, processus caractérisé et porté par le jeu bilatéral de transfert et contre-transfert, selon la terminologie de l'ethnopsychanalyse (Devereux 1980). Une fois cette relation engagée en profondeur, l'enquêteur peut se servir de son inconscient comme d'un outil de terrain avec lequel le chercheur a intérêt de rester en contact permanent, ce qui n'est pas chose facile (mais d'autant plus vitale), puisque l'inconscient échappe par définition à la conscience. L'information dont bénéficie l'enquêteur est ainsi l'émanation d'une expérience vécue immédiate (qui attend d'être contrôlée, approfondie et systématisée par l'entretien intensif à l'aide du questionnaire). Il va de soi que les réponses données en quelques minutes par un informateur, qui ne rencontre même pas nécessairement, ou juste pendant quelques petits moments, l'enquêteur en personne, sur un questionnaire écrit, n'offrent rien de comparable en termes de fiabilité.

2.1. L'ethnopsychanalyse sur le terrain du sociolinguiste : quelques enjeux

Si l'accès à son propre inconscient peut être une dure épreuve pour l'enquêteur, il existe cependant des moyens et techniques qui permettent de faciliter cette tâche. Sur le terrain dont il fait intégralement et constitutivement partie, l'enquêteur fonctionne comme un écran de projection pour l'imaginaire langagier et généralement culturel ainsi que pour les représentations (auto et hétéro) du groupe enquêté (pour le Maroc cf. Rabinow 1988). Une fois le processus ethnographique déclenché, l'observation de ses propres réactions affectives et de son comportement peut ouvrir à l'enquêteur l'accès à une compréhension plus riche des processus interactionnels en cours au sein de la communauté. L'écran de projection lui transmet l'image de l'autre par le biais de la perception de sa propre image. Par son comportement sur le terrain, et même par sa pure et simple présence, il provoque des « perturbations » (Devereux 1980) dans le tissu interactionnel global. Or, ce qui peut apparaître *prima facie* comme une perturbation s'avère être un *feed-back* grâce auquel la communauté observée fournit à l'enquêteur une source de données ethnolinguistiques extrêmement précieuse. Ainsi, le modèle ethnopsychanalytique permet de requalifier les obstacles en ponts vers une compréhension plus profonde des phénomènes ethnolinguistiques. Ceci concerne en particulier le profit interprétatif que l'enquêteur peut tirer d'expériences déstabilisantes, comme l'attribution d'un rôle égo-dystone en relation de complémentarité vis-à-vis du groupe. Le linguiste peut tirer de ce phénomène, par ailleurs pas rare, des enseignements relatifs aux attentes et attentes d'attentes du groupe observé et ainsi accéder aux structures de catégories de celui-ci. Surtout dans le cadre de relations interpersonnelles, les émotions ont une valeur cognitive et peuvent, de ce fait, être considérées comme des *informations* utilisables plutôt que comme des *déformations* qui bouclent l'accès aux structures ethnolinguistiques.

2.1.1. Ainsi, une dimension non négligeable du rôle complémentaire que le groupe marocain m'avait attribué était, sinon celui de source de revenus, sans doute, dans certains cas, celui de tremplin vers l'Europe. Ce phénomène était à l'évidence motivé par le statut socioprofessionnel attribué à l'enquêteur. Certains membres du groupe espéraient, compte tenu de mes séjours fréquents, améliorer leurs chances en prenant des cours de français (dans un cas d'allemand). Il ne surprendra pas que de telles attributions de rôles égo-dystones puissent avoir des effets déstabilisants pour un enquêteur agissant sur un terrain qui ne lui est pas encore familier. Indépendamment de ces dérives, l'interaction

avec l'enquêteur étranger donne aux membres du groupe observé des occasions de communiquer en face-à-face en français et ainsi de réinvestir ou de réactiver des éléments de compétence communicationnelle, ce qui fait également évoluer les représentations métalinguistiques sous l'impulsion de la relation interpersonnelle affective. À l'instar du « principe d'incertitude » heisenbergien en physique, le processus d'observation laisse des empreintes sur le champ social (et sociolinguistique). Cependant, ces « perturbations » donnent des informations concernant les représentations des langues européennes (en l'occurrence leur caractère principalement, mais non exclusivement instrumental), ainsi que sur l'imaginaire que le groupe s'est construit de la communauté cible (certes *out-group*, mais intéressant comme source potentielle d'enrichissement, sans que cette caractérisation soit exhaustive).

2.1.2. Un autre problème que j'avais d'abord interprété comme résistance à ma pratique de recherche représentait le refus de certains informateurs de se rendre avec moi à des endroits déterminés dans l'espace public. Les informateurs justifiaient ce refus avec le risque du « mauvais œil » (*ayn*) ou par l'effet néfaste des *djins*. Ce comportement *prima facie* irrationnel dévoilait cependant au fur et à mesure de mes enquêtes des motivations tout à fait rationnels et plausibles. Lesdits objets mythiques se sont révélées être des entités symboliques revêtues d'une fonction discursive clairement identifiable, à savoir la préservation de l'intégrité du groupe : j'aurais pu avoir accès à des informations qui ne m'étaient pas destinées. En même temps, c'est précisément cette fonction discursive qui devait être dissimulée par l'évocation desdites entités surnaturelles. Finalement, la fonction peut être définie comme la protection de la communauté devant des « perturbations » susceptibles d'être provoquées par la présence de l'enquêteur ; elles sont donc mises au service du contrôle social ainsi que de la cohésion et de l'homéostasie du groupe.

2.1.3. Généralement, le problème de la *transparence* était un problème constant tout au long de mes enquêtes sur le terrain marocain. Il s'est avéré que le groupe d'informateurs ne recule pas devant des manœuvres de désinformation extrêmement difficiles à dévoiler. D'autre part, il peut être utile et intéressant d'essayer d'analyser (et de comprendre) ces manœuvres, car elles peuvent donner accès à des strates profondes d'ordre ethnopsychologique et ethnolinguistique, notamment en lien avec des implications identitaires et avec le complexe relatif au *facing* (Goffman 1974). Comme l'avait déjà constaté Rabinow (1988), le groupe marocain accordait à l'enquêteur un aperçu de la face arrière du miroir que ce dernier, suivant les manœuvres de son groupe, avait pris pour la face avant. Ce constat est une variante du phénomène constant, relevé par l'ethnopsychanalyse, de la complémentarité auprès de groupes ethniques d'une face manifeste (reconnue) et d'une face latente (non avouée) comme reflet inversé de la première, cette dernière ayant des effets nettement plus significatifs (Devereux 1980). Ce n'est que l'interconnexion de ces deux faces d'une même médaille qui laisse apercevoir une gestalt cohérente.

2.1.4. Il s'est ainsi avéré que les réseaux sociaux qui faisaient partie de mon terrain étaient en réalité nettement plus denses et multiplexes que cela en avait l'air pendant un certain temps. Ce fait n'est pas sans rapport avec la capacité d'absorption défaillante du marché du travail marocain et par conséquent avec le blocage de la mobilité sociale ascensionnelle. Il est tout à fait courant que les acteurs sociaux, dont plusieurs de mes informateurs, indépendamment de leur existence sociale manifeste, sont intégrés dans des réseaux sociaux

'souterrains', tolérés à titre informel, en conflit avec la structure normative déclarative, et donc dépourvus d'une existence reconnue. De nombreux indices incitent à attribuer aux compétences en langues étrangères, surtout en français, des rôles plus importants que cela en a l'air sur le plan manifeste, compte tenu de la mise en réseau internationale des réseaux eux-mêmes. L'importance des implications identitaires et du *facing*, qui représente dans le contexte maghrébin un facteur particulièrement sensible, apparaît, sur cet arrière-plan, comme tout à fait évidente. Dans le cas du terrain marocain, ce constat a des répercussions immédiates sur le « profil socioprofessionnel » comme catégorie sociolinguistique. En effet, il a fallu identifier cette catégorie comme partiellement ethnocentriste, et l'application au terrain périurbain au Maroc est soumise à des réserves.

2.1.5. C'est aussi dans la situation de l'entretien intensif, où la relation de transfert et contre-transfert joue un rôle non négligeable, que le *facing* s'est avéré être un facteur extrêmement sensible et déterminant pour la mise à bien du projet. Le « jeu avec le feu » communicatif qui est, suivant Rabinow (1988), mis en œuvre sur le terrain sous forme ritualisée, et où l'enquêteur doit faire ses preuves pour être accepté par le groupe enquêté (et pour maîtriser le risque de désinformation) est aussi transposé dans la situation d'entretien. Ce « jeu » a conduit plusieurs fois à des situations « limite ». Un bon exemple est la tentative des informateurs de retourner le rôle asymétrique de l'enquêteur comme représentant de la norme (cf. Lafont 1977) à leur avantage. Comme la compétence en français représente aux yeux d'informateurs orientés vers la mobilité sociale verticale un « capital » linguistique (ou généralement culturel) (Bourdieu 1982), ceux-ci ont tendance à se voir placés dans une situation d'évaluation et craignent la perte de la face du fait de l'éventuelle dévaluation de ce capital. Une manœuvre de résistance représente la tentative de contrer ce risque par le recours au « jeu avec le feu » apte à menacer la « face » de l'enquêteur. Ces résistances sont capitalisables comme source de données sur les représentations du français à l'intérieur de l'« écologie » de la situation de contact, où le français apparaît comme capital prestigieux et, du même coup, comme outil potentiel donnant accès à des positions sociales prestigieuses et rémunératrices.

2.2. L'ethnopsychanalyse sur le terrain du sociolinguiste : techniques et pratiques

En règle générale, il est vrai que selon le principe du cercle herméneutique, mieux on saisit le système de catégories du groupe de locuteurs, mieux on parvient à affiner le questionnaire. Paradoxalement, ce n'est qu'à la fin, lorsqu'on a tout compris sur les principes de fonctionnement, que l'on arrive à poser les questions les mieux appropriées au cas de figure. Par conséquent, non seulement il est pratique courante et nécessaire d'apporter à plusieurs reprises des retouches au questionnaire, mais aussi de s'affranchir du cadre du questionnaire et de laisser l'entretien se déployer selon sa propre dynamique conversationnelle, et ceci en profondeur. C'est en vertu de cette démarche que se justifie le caractère *intensif* de ce type d'entretien, car il investit toute l'existence de l'*homo loquens* en creusant sur des strates de la conscience et de l'inconscient qui révèlent le vécu dans la cadre de la vie sociale et communicative de la communauté dans toutes ses facettes contradictoires (ainsi que les démarches des membres du groupe visant à établir une cohérence là où elle fait manifestement défaut). C'est une tâche très éprouvante pour l'informateur aussi bien que pour l'enquêteur. Comme le montre l'expérience, et comme

l'ethnopsychanalyse l'explique dans le cadre explanatoire qui lui est propre (Devereux 1980), les réponses les plus pertinentes par rapport à un point qui intéresse l'enquêteur sont fréquemment données lorsque la thématique autour de laquelle la conversation tourne à un moment donné est sans aucun rapport avec le premier. L'une des principales techniques de l'enquêteur, guidé par la boussole de son inconscient, consiste à rendre ce phénomène saisissable et exploitable. De ce point de vue, la fiabilité de questionnaires informatisés, ou même informatisables, reste douteuse.

2.2.1. En effet, l'objectif principal de la recherche sociolinguistique qualitative est l'accès aux catégories du groupe de locuteurs. Or, au départ, le linguiste ne dispose que de ses catégories de linguiste et de quelques hypothèses, éclairées par la participation observante. Comme le note Cichon (1996), qui explique de manière convaincante certains aspects de l'avantage d'entretiens intensifs qualitatifs, ce côté de « naïveté » qui est propre au « regard de l'étranger » qui agit sur un terrain qui, *a priori*, lui est peu familier, peut être capitalisé en problématisant, par une posture systématique d'étonnement heuristique, ce qui représente l'arrière-plan des certitudes quotidiennes du groupe enquêté. Winkin (2001 : 164), pour exprimer une idée qui va dans le même sens, se sert d'une métaphore très parlante :

Je dis ainsi à mes étudiants qui vont sur le terrain pour la première fois qu'ils doivent porter des antennes de Martiens : tout doit leur apparaître étrange sur la planète Terre. Ils doivent donc tenter de recadrer leur participation au monde pour pouvoir l'observer. [...] il faut à la fois une attention de tous les instants - il faut pleinement participer - et une capacité de désengagement instantané - il faut reculer légèrement pour observer.

2.2.2. Puis, afin d'aborder de façon systématique son terrain, le premier pas est la construction du questionnaire. Lors de ce processus nécessaire de construction, le linguiste traduit ses catégories de linguiste en catégories de locuteur, telles qu'il les perçoit. Mais comme son savoir des catégories de locuteur est principiellement incomplet - sinon quel serait l'intérêt d'effectuer l'enquête ? - la traduction est également incomplète. L'accès aux catégories de locuteur sera ainsi un processus asymptotique animé par le va-et-vient du questionnement et des réponses, selon le jeu d'assimilation et d'accommodation. En règle générale, si l'enquêteur ne comprend pas les réponses que lui donnent ses informateurs, s'il ne parvient pas à les systématiser, il convient de se rendre compte que l'informateur est susceptible de répondre aux questions telles qu'il les comprend. Or, si ce genre de dysfonctionnement se déclare, il y a fort à parier que le linguiste a très mal traduit ses catégories de linguiste en catégories de locuteur. Il est, dans ce cas, recommandable de revenir à la participation observante et de refaire le questionnaire. En revanche, si le linguiste juge les entretiens utilisables, ce sont ses enregistrements, agrémentés de ses notes de la participation observante, qui lui servent de matière première de données. Comme d'autres matières premières, tout aussi précieuses, il est nécessaire qu'elles passent par la raffinerie. Pour le sociolinguiste, cette raffinerie est la transcription. Il est utile de ne pas confier ce travail, aussi laborieux soit-il, à une tierce personne, car la transcription est déjà interprétation. Généralement, la transcription va évoquer de nombreuses associations plus ou moins spontanées, qu'il convient de noter, directement dans la transcription, et à l'endroit qui a évoqué cette association, par exemple dans une autre couleur. Comme le journal d'un ethnologue, il est utile de relire de temps en temps ses transcriptions avec les commentaires, qui en susciteront d'autres, que le sociolinguiste qualitatif, guidé par l'outil de son inconscient, fixera

également par écrit au même endroit. Ce processus est incontournable pour plusieurs raisons. Surtout, il ne faut pas oublier que le « dépouillement » proprement dit représente également une opération de traduction : afin d'obtenir un texte scientifique reconnu par sa communauté disciplinaire, il sera amené à retraduire les énoncés de ses informateurs, formulés en catégories de locuteur, en catégories de linguiste. Mais pour ce faire, il faut tout d'abord *comprendre* ce que l'informateur lui dit (ou essaie de lui faire comprendre). Les catégories de locuteur fonctionnent donc comme une langue étrangère que le linguiste doit maîtriser. À défaut, les textes scientifiques qui seront rédigés afin de publier les résultats de recherche de terrain comporteront des distorsions et d'autres incohérences (qui peuvent, par ailleurs, représenter un objet intéressant de la méta-ethnographie du langage). En tout état de cause, c'est le processus de traduction en catégories de linguiste qui se présente, à l'instar du premier processus de traduction lors de l'enquête de terrain, comme un processus asymptotique, processus que la démarche décrite ci-dessus pourra catalyser. Ainsi, la séquence questionnaire – entretiens – dépouillement (transcription) – rédaction du texte scientifique revient à une sorte d'hypercycle herméneutique. Si nous disons que la subjectivité est consubstantielle avec la recherche qualitative en Sciences du langage, il convient de préciser que, étant donné que la séparation entre sujet et objet est rejetée, ce dernier étant une construction que le sujet opère au cours de l'histoire interactionnelle avec le groupe observé, il s'agit en fin de compte d'une objectivité subjectivée.

3. Identification et correction de défaillances de la recherche sociolinguistique quantitative par l'approche qualitative

Maintenant, au contraire, regardons de près comment procède la sociolinguistique qui se veut « macro », en commençant par le travail quantitatif de Roland Bauer (1995, 1999) au Val d'Aoste, pour nous intéresser ensuite au Maroc et à sa francophonie.

Dans un premier temps, il est frappant que ce soient les outils techniques d'enquête qui ont déterminé la démarche méthodologique, et non pas l'inverse. Si à notre sens, la méthode d'enquête devrait s'orienter par rapport à la spécificité de son objet, et opérer les choix de ses outils techniques en fonction de cette dernière, la décision d'utiliser des questionnaires informatisés relève visiblement d'une axiomatique préconçue, comme Bauer (1999 : 234) le déclare lui-même de manière explicite. Cette dérive « technolinguistique » en Sciences du langage est l'un des aspects du dictat du paradigme de recherche par l'informatique en sciences humaines.³ Ce choix de principe va *pari passu* avec l'importance, quasiment fétichisée, qui est accordée à la mensuration. En effet, les 106 locuteurs ont été interrogés par questionnaire écrit à 24 « points de mensuration » dans la région. Or, Bauer a de toute évidence emprunté le terme de « point de mensuration », qui affiche la prétention de précision mathématique et de représentativité statistique, à la dialectométrie de son maître Hans Goebel. La transplantation de notions scientifiques et d'éléments de démarche méthodologique d'un champ disciplinaire où ils ont leur place vers un autre qui, de par sa nature, est régi par d'autres paramètres est d'une légitimité

³ Dans la même optique, de Ruiter (2006 : 42 et surtout 194) déclare avoir privilégié sa méthode d'enquête informatisée par questionnaires standardisés (avec des questions en grande partie fermées ou QCM) en raison de son extraordinaire facilité : « Le grand avantage d'une telle approche est sa facilité ». En revanche, toute recherche délibérément *complexe* a intérêt de se méfier de la facilité de sa démarche (ce qui n'est pas la même chose que le principe d'économie en épistémologie). Visiblement, la modestie programmatique des approches qualitatives n'est que l'autre nom de leur extraordinaire exigence herméneutique dans le champ des sciences humaines.

fort douteuse. Au plus tard depuis Cicourel (1964), il est (devrait être) connu que la procédure de mensuration en sciences sociales est soumise à des processus interactionnels et interprétatifs complexes dont la principale catégorie sociale est le *sens*. Ce dernier se répercute donc inévitablement sur la procédure d'enquête, et *a fortiori* dans des champs de recherche qui s'intéressent à des cas de figure de multilinguisme social soumis à des catégories *sui generis*. Compte tenu de la sensibilité idéologique d'un terrain comme le Val d'Aoste (mais aussi le Maroc), une réflexion méthodologique sur la spécificité de la démarche de mensuration, et de sa mise en œuvre en pratique, serait obligatoire. Car la recherche quantitative en sociolinguistique repose sur l'illusion de la *transparence* du sujet parlant à lui-même : le locuteur est susceptible de savoir ce qu'il fait, et pourquoi. *A contrario*, dans les approches qualitatives en sociolinguistique, nous avons tendance à partir de l'hypothèse de l'*opacité* du sujet parlant à lui-même. En effet, l'hypothèse de la transparence sur laquelle repose la recherche quantitative représente un énorme obstacle à la conceptualisation de distorsions idéologiques en matière de langue, distorsions dont les terrains pris en considération sont pourtant riches (pour le Val d'Aoste cf. Jablonka 1997, 1998 ; pour le Maroc cf. surtout Jablonka 2012b). Pire encore, la recherche quantitative conçue selon ce modèle est dans l'incapacité de pallier le risque pour le chercheur de se faire piéger à son tour par les mystifications idéologiques ambiantes. Car un locuteur rural et peu mobile⁴ orientera inévitablement ses réponses métalinguistiques tendanciellement par rapport au stock de stéréotypes conforme au *common sense* régional. Je dis bien *métalinguistique*, car les approches quantitatives en sociolinguistique souffrent de la plaie de l'absence de tout contrôle des réponses données sur questionnaire par une analyse du matériau linguistique présenté par les locuteurs.⁵ L'analyse structurale, que la sociolinguistique de la variation doit nécessairement intégrer dans sa démarche,⁶ reste visiblement réfractaire à la quantification. Si le postulat de transparence amène la sociolinguistique quantitative à pécher par naïveté, seule l'approche qualitative est en mesure d'opérer selon la devise : La confiance c'est bien, le contrôle c'est mieux. Au plus tard depuis les travaux de Labov à New York, les (parfois) importants écarts qui peuvent s'interposer entre le dire des locuteurs et le faire de la masse parlante représentent un lieu commun en sociolinguistique. Et la recherche quantitative qui se passe de la mise en place préalable d'un processus ethnographique attire de tels facteurs de non-coïncidence comme un aimant. Ces aléas contrent infailliblement l'objectivité qui représente prétendument la pièce maîtresse de la sociolinguistique quantitative.

3.1. Le Val d'Aoste et les domaines sociolinguistiques

L'absence de données relevant du matériau linguistique représente effectivement un problème majeur et récurrent en sociolinguistique quantitative du contact et de la variation. Car si, en l'occurrence, Bauer parle au passage de phénomènes d'interférence, comment ne pas donner au moins un aperçu de la configuration structurale des variétés linguistiques en présence à la lumière de la dynamique de contact, notamment d'interlectes émergents ? Car s'il s'avérait que le dialecte francoprovençal, auquel Bauer accorde un poids quantitatif étonnamment élevé, est en réalité la seule variété habituellement utilisée au Val d'Aoste, à savoir une variété interlectale qui a intégrée de

⁴ C'est le seul profil qui intéresse Bauer (1999 : 286).

⁵ Les recherches qualitatives de Boukous et de Ruitter au Maroc sont entachées par le même vice.

⁶ Pour la programmation cf. maintenant Stehl (2012).

nombreuses interférences italiennes, il y aurait lieu de s'interroger sur le bien-fondé du poids statistique du dialecte vis-à-vis de la langue standard. En effet, le questionnaire ne fait aucune mention à la variabilité interne des langues en contact dans la région (variabilité repérée, en revanche, avec précision par la sociolinguistique qualitative, cf. Jablonka 1997) : visiblement, les catégories de linguiste n'avaient pas prévu de tels phénomènes de dynamique dite verticale (l'attraction structurale des variétés linguistiques moins prestigieuses par le pôle prestigieux, normalement le standard, par voie interférentielle). Si les locuteurs, en fonction de leurs propres catégories, y font néanmoins allusion, Bauer est dans l'incapacité d'intégrer ce phénomène dans l'exposition systématique de son analyse. Et l'adaptation du questionnaire en fonction des catégories de locuteur aurait certainement posé problème au dépouillement informatisé.

3.1.1. Ceci dit, la recherche quantitative sous la plume de Bauer est un excellent exemple de la défaillance même de la représentativité statistique et numérique revendiquée de vive voix par les 'accros' du macro. Car le chef-lieu régional Aoste a été exclu de l'enquête même, en raison de la forte immigration italienne dans cette ville. Ce choix élimine d'emblée un segment statistiquement tout à fait pertinent de la population. Ce crypto-essentialisme sous-jacent prive la recherche de la clé de la compréhension de la problématique sociolinguistique du contact de langues dans cette région, puisque Aoste représente le centre d'irradiation même de la dynamique langagière en cours. Au contraire, la recherche de Bauer sur la dynamique plurilingue se concentre sur les localités où ce facteur est le plus faible. Or, si la recherche couvre, comme l'auteur le reconnaît lui-même (Bauer 1999 : 269), seulement un sixième de la population totale de la Vallée, soit environ 20.000 personnes, il faut s'interroger sur la pertinence des données recueillies pour ce segment. Bauer a adopté la procédure de dépouillement de ses données de l'analyse d'élections politiques, et en effet, Bauer procède dans le repérage de locuteurs des langues en présence comme s'il s'agissait de détecter dans la masse de la population l'électorat d'un parti politique déterminé. Cette démarche empruntée à la démoscopie serait éventuellement justifiée si son groupe de référence, au lieu de se fondre dans la masse de la communauté communicationnelle régionale, était clairement identifiable en tant que tel, par exemple s'il existait une sorte d'« apartheid » sociolinguistique dans la Vallée. Or, rien n'indique l'existence d'une telle particularité sur ce terrain.

3.1.2. Néanmoins, le manque de flexibilité dans la conception et l'usage du questionnaire et dans la posture vis-à-vis des catégories de locuteur est largement compensé par une souplesse accrue dans la mise en œuvre des catégories de linguiste. Une catégorie sociolinguistique de première importance est depuis Fishman (1972 ; cf. également Mioni 1987) celle du « domaine ». Un « domaine » sociolinguistique est une modalité abstraite et conventionnalisée guidant les membres d'une communauté communicationnelle plurilingue dans l'usage appropriée des langues en situation (par exemple famille, administration, militaire, école, religion ...). Le succès de cette catégorie a, dans le passé tout comme dans le présent, amené des sociolinguistes à chercher des domaines sur leurs terrains. C'est le cas de Bauer au Val d'Aoste. Or, nul n'indique que la catégorie de domaine soit universelle. Une communauté peut faire fi de cette catégorie de linguiste et organiser ses conventions de sélection linguistique autrement, par exemple en fonction de la présumée compétence de communication des interlocuteurs. C'est, en l'occurrence, ce qu'ont montré nos recherches qualitatives pour le Val d'Aoste.

Or, la difficulté d'identifier des domaines sociolinguistiques sur ce terrain n'a pas amené Bauer à adapter ses catégories de linguiste en fonction des catégories de locuteur. Au contraire, dans le souci de conceptualiser la régularité des sélections linguistiques à peine saisissable du point de vue d'une conception de domaines sociolinguistiques hautement généralisés, il a tout simplement, par un tour de passe-passe, augmenté le nombre de domaines, au lieu de respecter les mises en gardes de Rindler Schjerve (1996 ; article cité par Bauer) par rapport aux limites d'application du concept de domaine en sociolinguistique. En effet, si le nombre de domaines s'élevait à 22 dans Bauer (1995), ce qui est déjà énorme, ce chiffre a soudain augmenté à 25 dans Bauer (1999). Cette prolifération irréfrenée de domaines est manifestement acquise au prix de leur caractère de schéma d'usage intersubjectivement stabilisé (voir le « domaine » 'accident de voiture' dans Bauer 1999 : 319). Ainsi, l'approche quantitative en sociolinguistique, au lieu d'apporter une plus-value analytique à une situation donnée de contact de langues finit par glisser dans une nivellation de la compréhension. En effet, la quintessence qui nous dit que l'italien est représenté dans presque tous les « domaines », contrairement au français, qui ne joue qu'un rôle fort limité, correspond globalement à ce que tout touriste moyennement averti peut constater après une semaine de séjour dans la région, et en effet, Bauer (1999 : 217) reconnaît explicitement que ses résultats cadrent largement avec les jugements impressionnistes du linguiste régional A. Bétemps.

3.2. Le Maroc et le marché linguistique

Or, ce que sont les domaines pour Bauer au Val d'Aoste, c'est le marché linguistique pour Boukous au Maroc. Le concept bourdieusien de marché linguistique (Bourdieu 1982) est effectivement porteur comme catégorie sociolinguistique dans de nombreux cas de figure ; il l'est, par exemple, au Val d'Aoste, comme le montre notre travail de recherche qualitatif dans cette région italienne (Jablonka 1997). Mais il n'existe aucune preuve qu'il s'agisse d'une catégorie universelle, tout aussi peu que le domaine fishmanien en sociolinguistique. Pour Ahmed Boukous, cependant, sur l'arrière-plan de sa lecture de Bourdieu, le concept de marché linguistique représente *a priori* la catégorie centrale et incontournable de son analyse de la situation du contact linguistique au Maroc. Dans le deuxième paragraphe de son ouvrage nous lisons :

Nous voudrions ainsi nous intéresser particulièrement au marché linguistique et au champ culturel. Les analyses suggérées s'inscrivent dans la problématique générale de *l'économie de l'échange des biens symboliques* telle qu'elle est développée dans les travaux de Bourdieu [...] (Boukous 1995 : 9)

3.2.1. Il sera donc intéressant de voir ce que Bourdieu lui-même entend par marché linguistique, avant de vérifier la pertinence de l'application au cas de figure marocain par Boukous. Chez Bourdieu, le marché linguistique prend sa structuration à l'instar d'un champ sémantique où, comme le montre Saussure, aux différents termes y appartenant revient une *valeur* correspondant à leur positionnement dans le système. Par analogie, au sein du marché linguistique, c'est l'architecture de langues et variétés coprésentes dans un champ social qui détermine la valeur de ces dernières, et du même coup des énoncés formulés dans celles-ci :

toutes les pratiques linguistiques se trouvent mesurées aux pratiques légitimes, celles des dominants, et c'est à l'intérieur du système de variantes pratiquement concurrentes qui s'institue

réellement toutes les fois que se trouvent réunies les conditions extra-linguistiques de la constitution d'un marché linguistique que se définit la valeur probable qui est objectivement promise aux productions linguistiques des différents locuteurs et, par là, le rapport que chacun d'eux peut entretenir avec la langue et, du même coup, sa production elle-même. (Bourdieu 1982 : 40)

Comme nous le voyons, Bourdieu parle effectivement de mensuration par rapport au marché linguistique (« pratiques linguistiques se trouvent mesurées aux pratiques légitimes »). Mais étant donné que Bourdieu s'abstient de toute amorce d'opérationnalisation en termes statistiques de mensuration, nous pouvons en déduire qu'il se sert ici de la notion de mesurer à titre purement métaphorique. Il n'en est pas de même chez Boukous, qui prend cette notion au pied de la lettre. Pour attribuer une valeur aux différents termes au sein de l'architecture de variétés linguistiques, qu'il qualifie de « diglossies enchâssés » (Boukous 1995 : 55 ss.), où il s'intéresse en premier lieu au français, à l'arabe (standard et dialecte), mais aussi à l'amazighe (berbère), sans oublier l'espagnol et l'anglais, il essaie de déterminer les rapports de domination, et ceci par voie de quantification. Sans reproduire à chaque fois les chiffres dans le détail : la question « *Pouvez-vous classer les langues (de 1 à 4) selon le degré d'utilité que vous voyez ? (anglais, arabe, français, espagnol)* » (*ibid.*, 45), le classement se présente selon le schéma *arabe standard > français > anglais > espagnol* (*ibid.*, 46). Quant aux attitudes et représentations des langues (« la plus belle à parler », « la plus précise », « la plus romantique » etc.), le classement voit l'arabe standard en tête, suivi du français, de l'arabe dialectal, et enfin de l'amazighe (*ibid.*, 48). Cependant, si l'on pose la question non pas par langues, mais par couples de langues, il s'avère que la majorité des informateurs considèrent que les deux langues (arabe et français) sont tout aussi belles et aussi importantes l'une que l'autre (*ibid.*, 52), ce qui ne les empêche pas de placer l'arabe au premier plan dans les usages. Quant aux quatre compétences (compréhension écrite et orale, expression écrite et orale), le français et l'arabe se situent, aux dires des informateurs, à chaque fois à peu près au même niveau (*ibid.*, 54). En tout état de cause, la quantification ne permet pas de donner une image cohérente de la configuration du « marché linguistique » marocain, en particulier par rapport au français et à l'arabe (mis à part le fait qu'il s'agit encore de données purement métalinguistiques, déclaratives). Face à ce dilemme, Boukous se résout à formuler la conclusion de ses analyses dans des termes quelque peu décevantes :

Peut-on reconnaître dans cette diglossie une variété haute dominante et une autre basse dominée ? L'arabe standard bénéficie d'un certain nombre d'atouts symboliques qui, en théorie du moins, l'habilitent à être considérée comme la variété haute. [...] Cependant, cette langue [...] subit une forte concurrence de la part du français, qui est généralement perçu comme la langue de la modernité ; de ce fait, cette dernière langue ne peut être considérée comme variété basse. Nous sommes donc là devant un paradoxe. (Ibid., 57 s.)

3.2.2. Ce constat nous amène à considérer qu'on aurait eu intérêt à en rester à l'usage métaphorique bourdieusien de la notion de mesurer. Si l'opérationnalisation en termes chiffrés et statistiques finit par placer le chercheur « devant un paradoxe », on a du mal à voir pourquoi on ne cherche pas à le dissoudre, comme le propose l'approche de la complexité (cf. § 4).⁷ Nous suivons ainsi à moitié la critique que Messaoudi (1996) apporte au travail de Boukous : Ce n'est pas principalement le cadre théorique inspiré par Bourdieu qui ne se prête pas au cas de figure du contact de langues au Maroc, mais c'est surtout l'usage que Boukous en fait, en essayant de quantifier ce qui est (et devrait rester)

⁷ Cette considération a précisément permis la dissolution de ce paradoxe dans Jablonka (2012b).

métaphorique chez Bourdieu. Ceci dit, nous souscrivons, compte tenu de nos recherches sociolinguistiques qualitatives au Maroc et aux résultats qui en découlent, sans aucune réserve à la critique de Messaoudi (1996 : 111) et à l'alternative théorique qu'elle propose :

Or à notre sens, ce n'est point la réalité linguistique qui est paradoxale, elle a certainement sa propre logique d'autorégulation des différentes variétés en présence, en s'inscrivant dans des étapes respectives d'équilibre et de déséquilibre, de façon interactive et dynamique.

Nous ne pourrions en dire mieux – sauf que cette logique d'autorégulation est seulement accessible par voie constructive et par le biais du sens social. Or, le sens se comprend (ou pas, c'est selon ...). Mais il est certain qu'il échappe constitutivement à toute tentative de mensuration quantifiée.

4. Conclusion

Comme notre argumentation basée sur des exemples concrets le montre clairement, non seulement la recherche quantitative en sociolinguistique s'avère être en incapacité à tenir ses promesses en termes d'objectivité, cohérence, fiabilité et représentativité, mais elle est aussi empêtrée dans ses propres contradictions, voire paradoxes. Cela ne veut pas dire que la sociolinguistique qualitative soit libre de contradictions. Mais le grand atout que l'application de l'approche de complexité a fourni à la sociolinguistique qualitative est, précisément, l'usage créatif et productif de ces paradoxes. Comme le souligne Blanchet (2000 : 59) : « *Identification des paradoxes ou antagonismes apparents et recherche de leur dépassement dans une compréhension intégrante.* » Il s'avère, en revanche, que la précision *exemplaire* de l'approche qualitative l'emporte sur la précision (?) *numérique* des approches quantitatives. Ce constat permettra d'en finir progressivement avec la mythologie qui s'attache à la recherche quantitative avec ses apports « technolinguistiques » et de lui arracher l'hégémonie dans le champ des Sciences du langage, et tout particulièrement en sociolinguistique de contact.

Bibliographie

- BAUER, Roland (1995), « Plurilinguismus und Autonomie im Aosta-Tal : Ergebnisse einer empirischen Untersuchung », in : KATTENBUSCH, Dieter (éd.), *Minderheiten in der Romania*, Wilhelmsfeld : Egert, 255–284.
- BAUER, Roland (1999), *Sprachsoziologische Studien zur Mehrsprachigkeit im Aostatal. Mit besonderer Berücksichtigung der externen Sprachgeschichte*, Tübingen : Niemeyer.
- BAUER, Roland (2000), Compte-rendu : Jablonka, Frank (1997), *Frankophonie als Mythos. Variationslinguistische Untersuchungen zum Französischen und Italienischen im Aosta-Tal*, Wilhelmsfeld : Egert ; in : *Romanische Forschungen* 112,4, 554–555.
- BLANCHET, Philippe (2000), *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Approche ethnosociolinguistique*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- BOUKOUS, Ahmed (1995), *Société, langues et cultures au Maroc. Enjeux symboliques*, Rabat : Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.
- BOUKOUS, Ahmed (2000), « Les marocains et la langue française », in : DUMONT, Pierre – SANTODOMINGO, Christine (éds.), *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, Deuxièmes journées scientifiques du réseau de l'AUF, Rabat 25–28 septembre 1998, Paris : AUPELF-UREF, 13–30.

- BOURDIEU, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.
- CICHON, Peter (1996), « Der Blick des Fremden – seine Möglichkeiten und Grenzen in der soziolinguistischen Feldforschung », in : KUNSMANN, Peter (éd.), *Linguistische Akzente 93. Beiträge zu den 3. Münchner Linguistik-Tagen*, Hambourg : Dr. Kovač, 82–95.
- CICOUREL, Aaron V. (1964), *Method and Measurement in Sociology*, New York : Free Press.
- DE RUITER, Jan Jaap (2006), *Les jeunes Marocains et leurs langues*, Paris : L'Harmattan.
- DEVEREUX, Georges (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion.
- FISHMAN, Joshua A. (1972), « Domains and their relationship between micro- and macro-sociolinguistics », in : GUMPERZ, John J. – DELL HYMES (éds.), *Directions in Sociolinguistics : Ethnography of Communication*, New York : Holt McDougal, 435–453.
- GOFFMAN, Erving (1974), *Les rites de l'interaction*, Paris : Éd. de Minuit.
- JABLONKA, Frank (1997), *Frankophonie als Mythos. Variationslinguistische Untersuchungen zum Französischen und Italienischen im Aosta-Tal*, Wilhelmsfeld : Egert.
- JABLONKA, Frank (1998), « Aus Fehlern lernen : Widersprüche im evaluativen Wissen bei Französischsprachigen im Aosta-Tal », in : WERLEN, Iwar (éd.), *Mehrsprachigkeit im Alpenraum*, Aarau, Francfort-sur-le-Main, Salzbourg : Sauerländer, 57–81.
- JABLONKA, Frank (2005), *Compte-rendu : Bauer, Roland (1999), Sprachsoziologische Studien zur Mehrsprachigkeit im Aostatal. Mit besonderer Berücksichtigung der externen Sprachgeschichte*, Tübingen : Niemeyer ; in : *Zeitschrift für Romanische Philologie* 121, 1, 137–145.
- JABLONKA, Frank (2010), « Terrains électroniques et terrains conventionnels : continuités ou ruptures ? », in : PIEROZAK, Isabelle (éd.), *Du « terrain » à la relation : expériences de l'internet et questionnements méthodologiques (Cahiers de linguistique 36/2)*, Bruxelles, Cortil-Wordon : E.M.E., 29–47.
- JABLONKA, Frank (2012a), « Linguistique du changement ou changement de la linguistique ? Pour une sociolinguistique décomplexée », in : BLANCHET, Philippe – KEBBAS, Malika – KARA, Attika-Yasmine, dir., *Pluralité linguistique et démarche de recherche. Vers une sociolinguistique complexifiée*, (= *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique* 2), Paris : L'Harmattan, 22–28.
- JABLONKA, Frank (2012b), *Vers une socio-sémiotique variationniste du contact postcolonial : le Maghreb et la Roumanie européenne*, Vienne : Praesens.
- LAFONT, Robert (1977), « A propos de l'enquête sur la diglossie : l'intercesseur de la norme », *Lengas* 1, 143–151.
- MESSAOUDI, Leila (1996), *Compte-rendu : Boukous, Ahmed (1995), Société, langues et cultures au Maroc. Enjeux symboliques*, Rabat : Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines ; in : *Langage et Société* 78, 107–112.
- MILROY, Lesley (1987), *Language and Social Networks*, 2^{ème} éd., London : Blackwell.
- MIONI, Alberto M. (1987), « Domain », in : AMMON, Ulrich – DITTMAR, Norbert – MATTHEIER, Klaus J. (éds.), *Sociolinguistics / Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society / Ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*, Vol. 1, Berlin, New York : De Gruyter, 170–178.

- MORIN, Edgar (1977–2004), *La méthode*. 6 vol. : Vol. 1 (1977) : *La Nature de la Nature* ; Vol. 2 (1980) : *La Vie de la Vie* ; Vol. 3 (1986) : *La Connaissance de la Connaissance* ; Vol. 4 (1991), *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation* ; Vol. 5 (2001) : *L'humanité de l'humanité* ; Vol. 6 (2004) : *L'éthique*, Paris : Éd. du Seuil.
- RABINOW, Paul (1988), *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris : Hachette.
- RINDLER SCHJERVE, Rosita (1996), « Domänenuntersuchungen », in : GOEBL, Hans – NELDE, Peter – STARÝ, Zdeněk – WÖLCK, Wolfgang (éds), *Kontaktlinguistik / Contact Linguistics / Linguistique de contact. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung / An International Handbook of Contemporary Research / Manuel international des recherches contemporaines*, Vol. 1, Berlin, New York : De Gruyter, 796–804.
- ROBILLARD, Didier de (éd.) (2009), *Réflexivité herméneutique. Vers un paradigme de recherche ?*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes (= *Cahiers de Sociolinguistique* 14).
- STEHL, Thomas (2012), *Funktionale Variationslinguistik. Untersuchungen zur Dynamik von Sprachkontakten in der Galloromania und ItaloRomania*, Francfort-sur-le-Main : P. Lang.
- VON FOERSTER, Heinz (2002), *Understanding Understanding. Essays on Cybernetics and Cognition*, New York : Springer.
- WERLEN, Erika (1996), « Teilnehmende Beobachtung », in : GOEBL, Hans – NELDE, Peter – STARÝ, Zdeněk – WÖLCK, Wolfgang (éds), *Kontaktlinguistik / Contact Linguistics / Linguistique de contact. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung / An International Handbook of Contemporary Research / Manuel international des recherches contemporaines*, Vol. 1, Berlin, New York : De Gruyter, 750–764.
- WINKIN, Yves (2001), *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris : Éd. du Seuil.

Frank Jablonka
Universität de Vienne
& Université de Picardie Jules Verne
Centre Universitaire de Recherches
sur l'Action Publique et Politique (CURAPP)
Pôle Universitaire Cathédrale
10, Placette Lafleur
BP 2716
F-80027 Amiens Cedex 1
frank.jablonka@univie.ac.at